

# Fudge.

---

17 avril 2022

Je ne manque jamais une occasion de le souligner, je ne serais pas où je suis aujourd'hui sans mon public. Rapidement au début de ma carrière, j'ai compris, voir accepté, que mon succès allait passer par la scène et le bouche-à-oreille. Je n'avais rien d'intéressant à offrir dans les autres sphères. Je n'étais pas assez énergique pour me démarquer à la télé. Pas assez spontané pour la radio. Et complètement dépassé par les réseaux sociaux. Mon dernier statut Facebook remonte au 2 septembre 2016. Pour vrai.

C'est important pour moi de rester proche de mon public. D'être accessible. Vous êtes plusieurs à m'écrire après l'envoi de ces lettres mensuelles. La majorité des courriels que je reçois commencent par un synonyme de la phrase : « Je ne sais pas si tu vas lire ce message ». Je comprends. J'aurais moi aussi l'impression que de répondre à une infolettre est futile et que mon message finira sur un serveur dans le fond d'un lac.

Je tiens à vous confirmer que oui, je vous lis tous attentivement, malgré une dyslexie autodiagnostiquée. Vous devriez me voir lire une histoire à ma fille, c'est ardu. Même elle semble penser que ça n'a pas l'air si difficile que ça. Elle a 14 mois.

Par contre, je tiens aussi à avouer que je ne rétorque jamais. Principalement par souci d'équité. J'aurais horreur d'oublier quelqu'un. Croyez-moi, je suis excité et touché de vous lire. Continuez et pardonnez-moi le silence que vous recevrez en retour.

Ce qui m'amène à ma prochaine confidence. On m'écrit souvent à l'aube d'un spectacle pour me demander de souhaiter un joyeux anniversaire à une personne du public, entre deux blagues. De souligner une réussite ou de simplement mentionner la présence d'une personne, à son insu. Ma réponse est presque automatisée : « Désolé, je ne fais pas de messages personnalisés pendant mon spectacle. »

La vérité, c'est que je ne fais plus de messages personnalisés pendant mon spectacle.

Laissez-moi vous raconter une petite histoire.

Il y a de ça maintenant quelques années, je dirais 5 ou 6, j'ai reçu un tendre message d'un jeune romantique. Il m'expliquait, avec beaucoup de verve, que son travail l'avait récemment éloigné de la maison. Qu'il devait accompagner son épouse, le soir même, à mon spectacle et que c'est avec le coeur brisé qu'il ne pourrait pas le faire. Il continue en me peignant un portrait touchant de sa bien-aimée. Ayant moi-même un penchant pour le romantisme, je fus remué par ce récit. À la toute fin, il me demande si je peux l'aider à déclarer son amour à la femme de sa vie.

Ma bienveillance pour mon public ne date pas d'hier. Même qu'à cette époque, je commençais à goûter au succès, grâce à mon public. Je commençais à gagner mon pari, celui d'avoir mis ma carrière entre ses mains. On m'arrêtait de plus en plus souvent pour

des félicitations. Et à ce jour, je ne refuse aucune requête de photo. Même quand vous me demandez « d'en faire une *funny* ».

Faites pas ça. De grâce. Faites pas ça.

C'est donc sans hésiter que j'accepte de lui rendre service. Après quelques heures sans nouvelle, il m'envoie un charmant petit mot, émouvant à souhait, adressé à sa dame et me demande de lui lire le soir venu, sous les projecteurs. Je prends le temps de transcrire le message sur un bout de papier, car je sens que chaque mot est pesé et qu'un simple résumé, lancé de mémoire ne saura faire justice à son amour. Je plie la note avec une symétrie renversante et la glisse dans ma poche.

Parenthèse. C'est très, très, très rare que je fais ça. Monter sur scène avec quelque chose dans les poches. Fouillez-moi pourquoi, ça joue avec mon mental. Je le sens. Je le sais. La plus petite pièce de monnaie semble avoir le poids d'une mijoteuse.

Le spectacle se déroule à merveille, malgré quelques balbutiements dus à la mission qui repose dans ma poche. Ça affecte ma concentration. Ironiquement, je passe ma vie à penser à autre chose. J'ai toujours été un distrait fonctionnel. Mais sur scène, la moindre distraction peut me faire dérailler. Une sonnerie de téléphone a l'effet d'une alarme d'incendie. Là, imaginez. J'avais une jeune femme à surprendre, un bout de papier de 7 kilos dans mes jeans et une ardeur amoureuse à véhiculer.

Le spectacle prend fin. La foule m'applaudit, parce que je suis vraiment bon. Je demande le silence, mais les gens refusent. Ils tiennent à me dire à quel point je suis fantastique. C'est plus fort qu'eux, mon talent les bouleverse. Ils chantent « *Ce n'est qu'un au revoir* » à l'unisson.

Peut-être que ma mémoire fait défaut aussi.

J'interpelle la jeune dame, qui est convenablement assise assez près de la scène pour que je puisse distinguer son visage. Je lui dis, devant tout le monde, que son époux avait un message pour elle. Je glisse ma main dans ma poche, sors le bout de papier en béton qui y repose dans mes poches depuis 2 heures. Je me racle la gorge et je me lance. Le temps s'arrête, je lis avec aplomb. Je lève la tête. L'attendrissement est généralisé dans la salle. Je peux sentir l'odeur des larmes qui coulent des yeux des autres femmes, qui aurait tant voulu être la cible de ce manifeste.

Puis, le silence se brise.

Le visage endurcit, la jeune fille lance : « C'est mon ex. On s'est séparés l'an dernier. Je suis ici avec mon nouveau chum et il le sait. ».

Fudge.

Je me demande si tous les acteurs de cette anecdote se remémorent cette soirée de temps en temps. Moi oui. J'y pense souvent.

Et c'est pour ça que je ne fais plus de messages personnalisés pendant mon spectacle.

Mais je vous aime. Beaucoup.

On se reparle dans un mois.

Simon

---